

le défaut de pudeur, de respect humain : il s'y trouve une dose d'effronterie, un grain de vice, mais ce qui domine par-dessus tout, c'est l'essence concentrée du charlatanisme. On force les effets, on outre les caractères, on s'étend sur les côtés bas de certains personnages uniquement pour exciter la curiosité malsaine, vicieuse des déçueurs, ces viveurs insatiables. Alciade coupe la queue de son chien, Diogène se roule dans son tonneau. Nouvel Erostrate, on croit promener dans le temple du goût la torche incendiaire : on tient en réalité dans les mains une mèche fumeuse et vacillante qu'éteindra la plus faible brise.

Et au milieu de tout ce bruit creux, il y a une partie importante du peuple qui suit son chemin, travaillant, aimant, riant de ce bon et franc rire, sans souci des prophètes de malheur qui clament dans le désert la fin prochaine du monde. Je la vois d'ici, cette France travailleuse, honnête, sage, économe, laborieuse, s'occupant d'œuvres viriles, remplie d'espérance et de force, qui culbutera ces blasés, ces corrompus, ces criminels vendus, comme la force du flot entraîne, comme la puissance du courant balaie sur son passage toutes les immondices qui flottaient dans les cours d'eau adjacents : sans se douter qu'ils seraient entraînés par la marche majestueuse du fleuve vers l'embouchure où ils se perdront à la marée prochaine.

DE MARCHY.

LES OUBLIÉS

Il y a, juste en face de moi, une école, une humble école de tout petits, qui emplissent ma rue de la gaieté de leurs rires, de leur B-A-BA chanté. Aux heures de récréation, je les entends qui sautent à la corde... soixante-trois, soixante-quatre... ou bien qui font des rondes, ces rondes charmantes de fillettes, devant lesquelles les vieux s'arrêtent, attendris. Des fois, un moutard bousculé, tombe, car elles sont souvent bien lourdes, les petites mains sales. Puis, les voix, redevenues claires, égaient la cour étroite :

Ma mère m'a donné un mari...

jusqu'à ce que sœur Amélie — pan, pan, pan — tape trois fois dans ses mains. Alors il faut rentrer en classe — pan, pan, pan...

Le soir, vers les cinq heures, alors que les parents viennent prendre leurs enfants, et que peu à peu l'école se vide, de ma fenêtre je vois dans le couloir quelques petites figures tristes, soucieuses, regardant anxieusement vers la porte, avec leur bonnet sur la tête, et le panier du goûter à la main : ce sont ceux qu'on n'est pas encore venu chercher...

... Je me rappelle cela comme une chose très lointaine, quand j'étais très petit, moi aussi, et que je chantais BA BE BI BO BU à la classe d'une vieille dame. Quand l'heure de la sortie arrivait, chaque coup de sonnette nous faisait bousculer vers la porte, avec cet espoir : " Cette fois, c'est pour moi..." C'était la bonne de Jean ou la maman d'Arthur, ou la grand'mère d'Emilie... Et de voir peu à peu partir tous mes camarades, s'en aller les autres vers le coin de feu maternel, tandis qu'une personne ne venait encore me chercher, mon pauvre cœur se gonflait, ma lèvre s'avancait, tremblante...

Quelquefois, je restais tout seul, le dernier, — et c'était terrible, cette solitude, dans la petite classe maintenant silencieuse, assombrie par le soir tombé, où les exeniples, les portraits de bêtes accrochés au mur, semblaient des figures qui me regardaient avec de gros yeux louches, et où le tableau de calcul, avec ses boules de bois glissant sur les tringles, me faisait l'effet d'un être vivant, sortant de l'ombre, et s'avancant vers moi. J'avais beau me dire : " Allons, grand bêta... c'est le tableau de calcul... 2 fois 8, 16... Tu y étais tout à l'heure... Je ne pouvais pas m'empêcher de frissonner en face de cette ombre, et, serré tout au bout du banc, de cacher ma figure dans mes mains.

— Surtout je ressentais une impression de délaissement navrant, de ces impressions profondes qui font les désespoirs. Et je restais là, anéanti, pauvre petit abandonné, oublié de cinq minutes, jusqu'à ce que le tablier blanc de ma bonne, attardée peut-être

avec quelque troupier, m'apparût au coin de la porte — comme la terre sans doute apparaît aux naufragés...

Ces impressions d'enfant ne sont qu'une première épreuve. Ils sont nombreux, dans la vie, ceux qu'on ne vient pas chercher.

C'est, pour les jeunes filles, cette attente du mari rêvé d'abord, du prince charmant comme on se le figure en songe, dans la candeur de sa chambrette, avec la décision bien ferme de n'accepter que celui qui répondra à cet idéal bleu... Pas une perfection, bien sûr... Ce serait même bien ennuyeux, une perfection... Simplement un gentil cavalier, la barbette folle, la moustache blonde coquettement retroussée... un air pas trop fille... ni trop garçon... Qu'il fume ?... Oui, elle permettra la cigarette... C'est élégant, la cigarette. Quelquefois le cigare, quand il aura été bien sage... Pas la pipe, par exemple... Il pourra bien casser sa vilaine pipe, son polisson de mari... Oh ! l'époux rêvé qu'on attend, qu'on cherche des yeux, dans la rue... Et celui-là n'arrive pas. Pourtant les amis s'en vont, se marient ; il n'en reste déjà plus que quelques-uns. On rabattrait bien un peu de ses prétentions. On passerait la pipe... Bientôt on permettrait la tabatière. Mais personne ne vient, quoique les vingt ans où l'on sort de classe aient depuis longtemps sonné. La solitude se fait autour de la jeune fille — et ce doit être terrible de voir chaque jour s'en aller sa jeunesse, de se sentir vieillir derrière cette vitre où l'on attend un amoureux. Les autres ont un intérieur, des enfants qu'elles vont promener dans la rue. Elles marchent au bras d'un bon mari obèse, qui a du coton dans les oreilles et qui les rend heureuses. N'est-ce pas que c'est une chose navrante, pour celles qui sentent en elles des trésors d'affection, un trop plein de tendresse, de n'avoir personne, pas un compagnon pour partager cette richesse, de sentir toujours son horizon se rétrécir, et l'enfermer dans une solitude ? Surtout quand on se sent faner peu à peu, que le teint se flétrit, que le sourire s'édente, et que, chaque matin, on regarde son miroir, anxieuse, pour voir les ravages de la nuit, pour arracher fébrilement le cheveu blanc découvert quelque part. Et le soir tombe. Personne maintenant ne viendra la chercher... La figure se ride, le cœur aussi. La riieuse espiègle, aimante et expansive, est devenue une vieille fille à manies, grognon, hargneuse, qui sort avec une chatte et un parapluie vert.

Et parmi nous autres hommes, beaucoup aussi sont des oubliés. Ils sont nombreux, ceux qui voient les autres passer devant, devenir riches, célèbres, puissants, tandis qu'eux, souvent plus intelligents et plus probes, restent immobiles dans leur coin, dans leur ombre toujours plus épaisse, enlisés dans cet insuccès dont ils ne peuvent pas sortir, ceux qui regardent vers la porte, attendant leur tour, et qui ne voient venir personne.

Délaissés de la gloire, de la fortune, de l'amour... Je ne peux jamais voir un de ces oubliés, sans penser tout de suite aux figures tristes entrevues dans le corridor de l'école d'en face, — aux tout petits qu'on ne vient pas chercher...

JEAN MADELINE

L'OISILLON

A Gilberte

C'était par une de ces belles matinées d'hiver, alors que le soleil se joue parmi les flocons de neige comme en un labyrinthe de petits miroirs, sourit et donne sa caresse à tous les êtres tandis que la brise souffle mille rumeurs confuses dans l'air pur.

Un petit oiseau près d'une fenêtre se tenait blotti. A quoi pensait-il, le pauvre ? Regrettait-il un bonheur disparu

Il était là, seul, tremblant, anxieux, quand une douce voix de tendresse et d'affection pleine attirait son regard abattu et lui donna un peu de vie.

Lui, le pauvre ! battit follement de l'aile et d'une voix faible dit :

" Merci, ami, l'hiver était bien rigoureux mais il sera doux maintenant puisque tu veux être mon rayon de soleil, la fleur qui me donne ses senteurs l'été, la

voix du zéphire sous les bois, le ruisseau qui gazouille à mes pieds, la tige qui me soutient, la corolle qui m'abrite, la compagne dont le cœur bat à l'unisson du mien."

Un enfant survint tout à coup. L'oïsson s'enfuit et finit là sa chansonnette.

LUCETTE

NÉCROLOGIE

Nous avons appris, avec la plus vive peine, la mort de M. Léo Sabourin, fils de l'un des propriétaires du MONDE ILLUSTRÉ.

C'est le 30 janvier dernier que s'est éteint M. Léo, âgé seulement de trente trois ans, après une maladie dont il avait ressenti les premières atteintes il y a deux ans.

La mort ne l'a pas surpris : après un répit durant lequel les forces avaient paru lui revenir — au point qu'il se mariait le 19 décembre dernier — une rechute le cloua sur son lit de douleur d'où il ne sortit plus.



Photo. Laprés & Lavergne

Son confesseur, un des excellents Pères du Saint-Sacrement, le disposa au suprême sacrifice : car il en coûte d'abandonner une épouse à peine possédée, un bon père, une mère chérie, des frères et des sœurs que l'on n'a jamais quittés !

Nous prions Mme et M. N. Sabourin et leurs chers enfants, ainsi que Mme Léo Sabourin, de recevoir nos respectueuses condoléances. Nous avons pris part au déchirement de leurs cœurs en cette dure épreuve.

Nous permettront-ils de leur redire cette parole si vraie en même temps que si chrétienne : c'est que le bon Dieu ne se trompe jamais.

LA RÉDACTION.

NOTES ET IMPRESSIONS

L'amour est comme la flamme. Plus la flamme monte, plus elle est brillante ; plus l'amour s'élève, plus il est pur. — INCONNU.

Quand on a pris l'habitude de " ne jamais remettre au lendemain ce qu'on peut faire la veille," l'idée seule de ne pas s'y conformer crée une gêne dans l'esprit, une sorte de remords dans la conscience. On se sent malheureux de voir le jour s'achever sans qu'on ait mené à bonne fin tout ce qu'on s'était promis à soi-même. Cette disposition morale accroît l'activité et les forces. Si l'on examinait de près beaucoup de fortunes et de succès honorables, on trouverait qu'il faut les attribuer en grande partie à l'observation de cette vieille règle, enseignée par la sagesse de tous les temps. Ajourner sans nécessité ses devoirs, c'est s'entêter envers soi-même et s'exposer tôt ou tard à une faillite morale.